

L'acier de son casque reflète de plus éclatants rayons ; l'or de sa cuirasse n'a plus de taches ; la rouille disparaît de son écu qui brille comme une glace. Son cheval hennit avec orgueil, et sa harpe, qu'il croyait perdue, résonne de nouveau au souffle de la brise. Du milieu de ce frais paradis, la Tour d'Ivoire se détache, blanche, au-dessus d'un bois noir, enveloppée de la lumière d'un soleil d'orient.

De ce nid de colombe s'envole une voix qui l'appelle, et le chevalier monte en réglant son pas sur le rythme du chant qui le ravit.

Toi qui poursuis la beauté pure,
Le lis que nul doigt n'a terni ;
Toi qui veux aimer sans mesure,
Savourer ta douce blessure
Et t'enivrer de l'infini :

Suspends tes armes en trophée ;
C'est ici l'éclatant séjour
Où toute guerre est étouffée,
Où règne la dernière fée,
Où fleurit le dernier amour.

Il a franchi le seuil de la Tour d'Ivoire. Dès l'abord, une lueur toujours croissante inonde la salle. Au milieu, sur un trône de fleurs, est assise une femme, vêtue de blanc, lumineuse, et immobile comme une étoile fixe au fond du ciel. La clarté sereine dont elle est environnée semble émaner de son sein, et, si pure est cette lumière, que la voûte et les murs en sont transparents. Le chevalier alors s'incline et fléchit les genoux devant cette reine toute céleste dont il se reconnaît le vassal. Celle-ci aussitôt écarte les plis de son voile et lui montre le visage de la rustique vierge qu'il n'a cessé d'aimer. Leurs mains se joignent dans une ardente étreinte, et les regards achèvent de dire ce que la bouche n'ose avouer.